

Diogène Laërce, X, Epicure, *Lettre à Ménécée*, extrait : 130 - 132

introduction	traductions	texte	Mot-à-mot	commentaire
------------------------------	-----------------------------	-----------------------	---------------------------	-----------------------------

introduction

Cette lettre est la troisième de celles retranscrites par Diogène Laërce : la première, consacrée à la physique [l'univers est formé de corps de nombre infini qui ont la place de se mouvoir grâce au vide d'un espace infini ; parmi ces corps, certains sont composés, d'autres sont à la base de leur composition, les atomes, éternels; les sensations (vue, audition, odorat) sont dues à des corpuscules émis par ces agrégats d'atomes ; quand le corps tout entier se dissout (les atomes reprennent leur autonomie), l'âme se dissipe ; en fait tout s'explique, parfois de multiples façons et peu importe laquelle : l'essentiel est d'en tirer l'ataraxie – nous sommes ici loin de toute préoccupation scientifique et le scepticisme s'affiche] était destinée à Hérodote, la seconde pour Pythoclès portait sur les météores [les phases du soleil et de la lune, avec les éclipses, les nuages, les éclairs et le tonnerre, tous phénomènes atmosphériques, auxquels les grecs, par superstition, étaient très sensibles, car supposés signes des Dieux ; leur connaissance exacte, puisqu'ils sont angoissants, participe donc de l'ataraxie], la dernière à Ménécée et exposait les idées du Maître sur la morale [le dieu est immortel et bienheureux (donc ne se préoccupe pas de nous !), la mort n'est rien (donc inutile de la craindre), parmi les désirs, il suffit de satisfaire uniquement ceux qui sont naturels et nécessaires : on a ainsi la santé du corps et l'ataraxie de l'âme] notre passage explique comment :

Traductions

1) tirée d'[Hodoi elektronikai](#) (les références ne correspondent pas, le traducteur n'est pas indiqué directement...)

La frugalité est un bien que l'on ne peut trop estimer; ce n'est pas qu'il faille toujours la garder régulièrement, mais son habitude est excellente, afin que n'ayant plus les choses dans la même abondance, nous nous passions de peu, sans que cette médiocrité nous paraisse étrange ; aussi faut-il graver fortement dans son esprit que c'est jouir d'une magnificence pleine d'agrément que de se satisfaire sans aucune profusion.

[10,130] « La nature, pour sa subsistance, n'exige que des choses très faciles à trouver ; celles qui sont rares et extraordinaires lui sont inutiles, et ne peuvent servir qu'à la vanité

ou à l'excès. Une nourriture commune donne autant de plaisir qu'un festin somptueux, et c'est un ragoût admirable que l'eau et le pain lorsque l'on en trouve dans le temps de sa faim et de si soif. « Il faut donc s'habituer à manger sobrement et simplement, sans rechercher toutes ces viandes délicatement préparées ; la santé trouve dans cette frugalité sa conservation, et l'homme, par ce moyen, devient plus robuste et beaucoup plus propre à toutes les actions de la vie.

[10,131] Cela est cause que s'il se trouve par intervalles à un meilleur repas, il y mange avec plus de plaisir ; mais le principal, c'est que par ce secours nous ne craignons point les vicissitudes de la fortune, parce qu'étant accoutumés à nous passer de peu, quelque abondance qu'elle nous ôte, elle ne fait que nous remettre dans un état qu'elle ne nous peut ravir, par la louable habitude que nous avons prise. « Ainsi lorsque nous assurons que la volupté est la fin d'une vie bienheureuse, il ne faut pas s'imaginer que nous entendions parler de ces sortes de plaisirs qui se trouvent dans la jouissance de l'amour, ou dans le luxe et l'excès des bonnes tables, comme quelques ignorants l'ont voulu insinuer, aussi bien que les ennemis de notre secte, qui nous ont imposé sur cette matière, par l'interprétation maligne qu'ils ont donnée à notre opinion.

[10,132] « Cette volupté, qui est le centre de notre bonheur, n'est autre chose que d'avoir l'esprit sans aucune agitation, et que le corps soit exempt de douleur; l'ivrognerie, l'excès des viandes, le commerce criminel des femmes, la délicatesse des boissons et tout ce qui assaisonne les bonnes tables, n'ont rien qui conduise à une agréable vie : il n'y a que la frugalité et la tranquillité de l'esprit qui puissent faire cet effet heureux; c'est ce calme qui nous facilite l'éclaircissement des choses qui doivent fixer notre choix, ou de celles que nous devons fuir; et c'est par lui qu'on se défait des opinions qui troublent la disposition de ce mobile de notre vie. « Le principe de toutes ces choses ne se trouve que dans la prudence qui, par conséquent, est un bien très excellent ; aussi mérite-t-elle sur la philosophie l'honneur de la préférence, parce qu'elle est sa règle dans la conduite de ses recherches; qu'elle fait voir l'utilité qu'il y a de sortir de cette ignorance qui fait toutes nos alarmes; et que d'ailleurs elle est la source de toutes les vertus qui nous enseignent que la vie est sans agrément, si la prudence, l'honnêteté et la justice ne dirigent tous ses mouvements, et que, suivant toujours la route que ces choses nous tracent, nos jours s'écoulent avec cette satisfaction, dont le bonheur est inséparable : car ses vertus sont le propre d'une vie pleine de félicité et d'agrément, qui ne peut jamais être sans leur excellente pratique.

2) Traduction de Zevort (Charpentier, 1847)

La frugalité est un grand bien ; non pas qu'il faille toujours la mettre en pratique, mais il est bon de s'accoutumer à se contenter de peu pour n'être pas pris au dépourvu quand cela deviendra nécessaire. Il faut se bien persuader qu'on jouit d'autant mieux de l'abondance des biens, qu'on s'est moins habitué à les regarder comme indispensables.

Sachons aussi que tout ce qui est bien dans l'ordre de la nature peut être obtenu facilement, et que les biens imaginaires sont les seuls qu'on se procure avec peine. Une nourriture simple et frugale procure autant de plaisir que des mets somptueux, lorsqu'elle sert à apaiser les douleurs de la faim. Du pain et de l'eau, assaisonnés par le besoin, sont une source infinie de plaisir. L'habitude d'une nourriture simple et sans apprêt affermit la santé et affranchit de toute inquiétude relativement aux besoins de la vie ; elle rend plus agréable la bonne chère quand l'occasion s'en présente, et met au-dessus des soucis et des atteintes de la fortune. Ainsi quand nous disons que la fin de la vie est le plaisir, nous ne parlons pas des plaisirs du débauché, comme on le suppose quelquefois, faute de nous bien comprendre, ou par pure malveillance ; par plaisir nous entendons l'absence de toute douleur pour le corps, et de toute inquiétude pour l'âme. Ce ne sont point les longs festins, le vin, les jouissances amoureuses avec les jeunes gens et les femmes ; ce n'est pas une table somptueuse, chargée de poissons et de mets de toute espèce **301** qui procure le bonheur ; mais c'est une raison saine, capable d'approfondir les causes qui, dans chaque circonstance, doivent déterminer notre choix et notre aversion, capable enfin d'écartier les vaines opinions, source des plus grandes agitations de l'âme. Le principe de tous ces avantages, le plus grand de tous les biens, est la prudence. Elle est supérieure même à la philosophie ; car d'elle seule dérivent toutes les autres vertus qui nous apprennent qu'il n'y a point de bonheur sans prudence, point d'honnêteté, ni de justice sans bonheur. Les vertus sont inhérentes au bonheur, et le bonheur, de son côté, en est in-séparable.

3) traduction de Genaille (1933, chez Garnier)

Ne dépendre que de soi-même est, à notre avis, un grand bien, mais il ne s'ensuit pas qu'il faille toujours se contenter de peu. Simplement, quand l'abondance nous fait défaut, nous devons pouvoir nous contenter de peu, étant bien persuadés que ceux-là jouissent le mieux de la richesse qui en ont le moins besoin, et que tout ce qui est naturel s'obtient aisément, tandis que ce qui ne l'est pas s'obtient malaisément. Les mets les plus simples apportent autant de plaisir que la table la plus richement servie, quand est absente la souffrance que cause le besoin, et du pain et de l'eau procurent le plaisir le plus vif, quand on les mange après une longue privation. L'habitude d'une vie simple et modeste est donc une bonne façon de soigner sa santé, et rend l'homme par surcroît courageux pour supporter les tâches qu'il doit nécessairement remplir dans la vie. Elle lui permet encore de mieux goûter une vie opulente, à l'occasion, et l'affermir contre les revers de la fortune. Par conséquent, lorsque nous disons que le plaisir est le souverain bien, nous ne parlons pas des plaisirs des débauchés, ni des jouissances sensuelles, comme le prétendent quelques ignorants qui nous combattent et défigurent notre pensée. Nous parlons de l'absence de souffrance physique et de l'absence de trouble moral. Car ce ne sont ni les beuveries et les banquets continuels, ni la jouissance que l'on tire de la fréquentation des mignons et des femmes, ni la joie que donnent les poissons et les viandes dont on charge

les tables somptueuses, qui procurent une vie heureuse, mais des habitudes raisonnables et sobres, une raison cherchant sans cesse des causes légitimes de choix ou d'aversion, et rejetant les opinions susceptibles d'apporter à l'âme le plus grand trouble.

Le principe de tout cela et en même temps le plus grand bien, c'est donc la prudence. Il faut l'estimer supérieure à la philosophie elle-même, puisqu'elle est la source de toutes les vertus, qui nous apprennent qu'on ne peut parvenir à la vie heureuse sans la prudence, l'honnêteté et la justice, et que prudence, honnêteté, justice ne peuvent s'obtenir sans le plaisir. Les vertus, en effet, naissent d'une vie heureuse, laquelle à son tour est inséparable des vertus.

Texte

1 Καὶ τὴν αὐτάρκειαν δὲ ἀγαθὸν μέγα νομίζομεν, οὐχ ἵνα πάντως τοῖς ὀλίγοις χρώμεθα, ἀλλ' ὅπως ἐὰν μὴ ἔχωμεν τὰ πολλὰ, τοῖς ὀλίγοις χρώμεθα, πεπεισμένοι γνησίως ὅτι ἥδιστα πολυτελείας ἀπολαύουσιν οἱ ἥκιστα ταύτης δεόμενοι, καὶ ὅτι τὸ μὲν φυσικὸν πᾶν εὐπόριστόν ἐστι, τὸ δὲ κενὸν δυσπόριστον. Οἱ τε λιτοὶ χυλοὶ ἴσην πολυτελεῖ διαίτη τὴν δῆδονὴν ἐπιφέρουσιν ὅταν ἅπαν τὸ ἀλγοῦν κατ' ἐνδειαν ἐξαιρεθῆ·

[10,131] καὶ μᾶζα καὶ ὕδωρ τὴν ἀκροτάτην ἀποδίδωσιν ἡδονὴν ἐπειδὴν ἐνδέων τις αὐτὰ προσενέγκηται. Τὸ συνεθίζειν οὖν ἐν ταῖς ἀπλαῖς καὶ οὐ πολυτελέσι διαίταις καὶ ὑγείας ἐστὶ συμπληρωτικὸν καὶ πρὸς τὰς ἀναγκαίας τοῦ βίου χρήσεις ἄοκνον ποιεῖ τὸν ἄνθρωπον καὶ τοῖς πολυτελέσιν ἐκ διαλειμμάτων προσερχομένους κρεῖττον ἡμᾶς 10 διατίθησι καὶ πρὸς τὴν τύχην ἀφόβους παρασκευάζει. « Ὅταν οὖν λέγωμεν ἡδονὴν τέλος ὑπάρχειν, οὐ τὰς τῶν ἀσώτων ἡδονὰς καὶ τὰς ἐν ἀπολαύσει κειμένας λέγομεν, ὡς τινες ἀγνοοῦντες καὶ οὐχ ὁμολογοῦντες ἢ κακῶς ἐκδεχόμενοι νομίζουσιν, ἀλλὰ τὸ μήτε ἀλγεῖν κατὰ σῶμα μήτε ταραττεσθαι κατὰ ψυχὴν.

[10,132] « οὐ γὰρ πότοι καὶ κῶμοι συνείροντες οὐδ' ἀπολαύσεις παίδων καὶ γυναικῶν οὐδ' 15 ἰχθύων καὶ τῶν ἄλλων ὅσα φέρει πολυτελεῆς τράπεζα τὸν ἡδὺν γεννᾷ βίον, ἀλλὰ νήφων λογισμὸς καὶ τὰς αἰτίας ἐξερευνῶν πάσης αἰρέσεως καὶ φυγῆς καὶ τὰς δόξας ἐξελαύνων ἐξ ὧν πλεῖστος τὰς ψυχὰς καταλαμβάνει θόρυβος. Τούτων δὲ πάντων ἀρχὴ καὶ τὸ μέγιστον ἀγαθὸν φρόνησις· διὸ καὶ φιλοσοφίας τιμιώτερον ὑπάρχει φρόνησις, ἐξ ἧς αἰ 20 λοιπαὶ πᾶσαι πεφύκασιν ἀρεταί, διδάσκουσα ὡς οὐκ ἔστιν ἡδέως ζῆν ἄνευ τοῦ φρονίμως 20 καὶ καλῶς καὶ δικαίως, <οὐδὲ φρονίμως καὶ καλῶς καὶ δικαίως> ἄνευ τοῦ ἡδέως· συμπεφύκασι γὰρ αἱ ἀρεταὶ τῷ ζῆν ἡδέως, καὶ τὸ ζῆν ἡδέως τούτων ἐστὶν ἀχώριστον.

Mot-à-mot

1 Καὶ νομίζομεν τὴν αὐτάρκειαν δὲ μέγα ἀγαθὸν Par ailleurs, nous pensons l'autarcie (être) un grand bien > Selon nous, l'autonomie (rendre des comptes seulement à soi) est un grand bien	ἀγαθὸν, adjectif substantivé, est attribut du COD τὴν αὐτ-άρκειαν;
οὐχ ἵνα χρώμεθα πάντως τοῖς ὀλίγοις non pas pour que nous nous servions absolument/partout des choses de peu > non pour se restreindre en toute circonstance	Χρεῖσθαι « utiliser » + datif, ici d'un neutre pl substantivant le diminutif. πάντως adv en -ως, comme attendu, ici avec πᾶς. Epicure rejette l'ascétisme pour lui-même, même s'il le pratique concrètement – et pour cause !
ἀλλ' ὅπως, τοῖς ὀλίγοις χρώμεθα mais afin que nous nous servions des choses de peu > mais afin de se contenter de peu	« Pour/afin de » dans le but (sic !) d'exprimer différemment les deux subordonnants de sens identique
ἐὰν μὴ ἔχωμεν τὰ πολλὰ si nous n'avons pas les choses de beaucoup > si nous n'avons pas grand-chose,	Série de subjonctifs, les 2 premiers dans les finales ἵνα et ὅπως, ἔχωμεν dans la conditionnelle ἐὰν
πεπεισμένοι γνησίως ὅτι > ayant été persuadés de naissance/légitimement > intimement persuadés que	πείθω « je persuade » ici au participe passif -μένος, parfait vu le redoublement de la racine ; c'est le nom de la déesse de la persuasion, compagne d'Aphrodite ; fille d'Até, l'erreur ; après réflexion sur son rôle dans la Cité : sœur de Tyché (le hasard) et d'Eumonia (le bon ordre), le tout d'après Grimal dans son <i>dictionnaire de la mythologie</i>
ἀπολαύουσιν ἥδιστα πολυτελείας jouissent de façon extrêmement agréable de la richesse > jouissent très agréablement / le mieux de la richesse	ἀπο-λαύω tirer une jouissance de + génitif partitif cf. latin LUCRUM; ἥδιστα superlatif -ιστος neutre pluriel, donc adverbialisé ! τέλος est l'achèvement mais aussi ce qui doit être accompli, donc un règlement financier !
οἱ δεόμενοι ἥκιστα ταύτης les ayant besoin le moins de celle-ci > ceux qui en ont le moins besoin (ceux en sont le moins esclaves ?)	« Le mieux/le moins » < traduction très bien vue de Genaille en collection GF ; δεόμαι + gén. partitif, « manquer de » ἥκιστα superlatif d'un adv. (directement et non par le truchement d'un adjectif cf. ἥδιστα Signifiant « doucement, légèrement » !
καὶ ὅτι τὸ μὲν πᾶν φυσικὸν ἐστὶ εὐπόριστον et que le tout naturel (φυ existant grâce à la nature, cf. je fus) est facilement obtenu > et que tout ce qui est naturel est facilement accessible	πορίζω « ouvrir le chemin, le passage » donc « fournir »

τὸ δὲ κενὸν δυσπόριστον mais le vide/ce qui est vain difficilement obtenu > ce qui relève de la vacuité/vanité, nettement moins.	Cf. cénotaphe, cénobite ; l'image est difficile à rendre, vu la nette opposition entre la réalité et les chimères, les fantômes poursuivis par les ignorants, entre autre l'argent ! Donc ce qui n'est ni naturel ni... nécessaire !
Οἷ τε χυλοὶ λιτοὶ ἐπιφέρουσιν Les sucs simples apportent > Les mets sans apprêts procurent	Cf. le chyle
τὴν ἡδονὴν ἴσην πολυτελεῖ διαίτη le plaisir égal au régime qui dépense beaucoup > un plaisir égal à +celui d'+une table riche	ἴσος +datif ; diète=manière de vivre, genre de vie
ὅταν ἅπαν τὸ ἀλγοῦν κατ' ἔνδειαν ἐξαιρεθῇ·lorsque tout le fait de souffrir pendant le manque> quand toute la souffrance concomitante du manque est enlevée	ἐξ-αιρέω, subjonctif < ὅταν aoriste, 3 ^{ème} sg an-algésique, infinitif substantivé ; κατὰ +acc =co-in-cidence spatio-temporelle
καὶ μᾶζα καὶ ὕδωρ ἀποδίδωσιν τὴν ἡδονὴν ἀκροτάτην et du pain ainsi que de l'eau remettent le plaisir le plus pointu > et du pain avec de l'eau procurent le plaisir le plus vif	Ἀκ=la pointe, cf. aigu(ille), acro-pole, acuité (intellectuelle, rêvons un peu !) ; ici superlatif (notons l'allitération en dentales δ ὀ ὄ ν τ ν ὀ ν ν τ τ ν τ ν ὀ ν ν) :
ἐπειδὴν τις ἐνδέων αὐτὰ προσενέγκηται Quand/chaque fois que quelqu'un ayant besoin les porte à se bouche> à son consommateur après privation.	Προσφέρω, parfait avec changement du radical du verbe > verbe « irrégulier », aoriste 2 subjonctif au moyen (cf. la traduction)
οὖν Τὸ συνεθίζειν ἐν ταῖς ἀπλαῖς καὶ οὐ πολυτελεῖσι διαίταις Donc le fait d'accoutumer (quelqu'un sous-(entendu, vu l'actif !) dans les repas simples et non riches> Donc prendre des repas simples et sans excès	
καὶ ἐστὶ συμπληρωτικὸν ὑγιείας est propre à compléter la santé, > parachève la santé,	Les 4 καὶ coordonnent les 4 verbes au présent ; traduits par 3 virgules puis un « et » pour finir – et non conclure (on n'est pas chez <i>Les Bronzés</i>)
ποιεῖ τὸν ἄνθρωπον ἄοκνον fait l'homme diligent > rend l'homme efficient	ἄοκνον - x - = + ! la racine renvoie à la lenteur, paresse, nonchalance
πρὸς τὰς χρήσεις ἀναγκαίας τοῦ βίου contre les emplois/tâches nécessaires de la vie > face aux contraintes matérielles de la vie,	L'épicurien sait que la vie n'est pas en soi un farniente ni un long fleuve tranquille ; au reste, l'ataraxie est un état d'esprit acquis en fait de haute lutte, non un nonchaloir
καὶ ἡμᾶς διατίθησι κρεῖττον nous place/met en disposition mieux> nous met en	κρεῖττον adverbe ;

meilleure disposition d'esprit> nous permet de mieux goûter la richesse	
προσερχομένους τοῖς πολυτελέσιν ἐκ διαλειμμάτων quand nous nous approchons des choses riches par intervalles > quand il nous arrive de la tâter	λείπω « laisser » cf en. Musique προσέρχομαι + datif
καὶ παρασκευάζει ἀφόβους πρὸς τὴν τύχην et nous prépare sans peur (et sans reproche, comme Bayard) contre le hasard > et nous instaure impavides devant les vicissitudes.	Traduction grandiloquente, voire amphigourique, mais Epicure aussi ; cf. ; son énumération d'effets positifs attribués à la retenue nutritive...
«οὖν Ὅταν λέγωμεν ἡδονὴν τέλος ὑπάρχειν En conséquence de quoi quand nous disons que le plaisir fournit le but > Donc quand nous disons que le plaisir est le souverain bien	Style formulaire par absence d'article chez Epicure. La tournure indique bien que la visée centrale d'Epicure est bien ἡδονή
οὐ λέγομεν τὰς ἡδονὰς τῶν ἀσώτων nous ne parlons pas des plaisirs des hommes perdus> il ne s'agit pas du plaisir des débauchés	ἀ-σώζω, ici actifs
καὶ τὰς ἐν ἀπολαύσει κειμένας et des plaisirs reposant dans la jouissance > ni de celui des soumis	Passifs ? nous avons opté pour la traduction « homophobe », vu le sens ambigu de κειμένας
ὥς νομίζουσιν τινες > comme pensent quelques-uns > comme le pensent d'aucuns	
ἀγνοοῦντες καὶ οὐχ ὁμολογοῦντες ἢ κακῶς ἐκδεχόμενοι ignorants et n'étant pas d'accord ou recevant mal> par ignorance, en désaccord ou par incompréhension totale	Cf. gnose et gnostique ; le (g)nom permet de connaître, cf. en latin co-gnomen ; ὁμολογοῦντες : le logos est le même, donc accord verbal et intellectuel ! ἐκδεχόμεαι verbe toujours au moyen
, ἀλλὰ τὸ μήτε ἀλγεῖν κατὰ σῶμα mais le fait de ne pas souffrir en son corps> mais de l'absence de souffrance corporelle	L'absence a le mérite de faire un clin d'œil à la séquence binaire induite par μήτε... μήτε et nous épargne ainsi le trop facile duel corporel/spirituel (ou psychique ?). ces deux termes s'avèreraient anachroniques
μήτε ταραττεσθαι κατὰ ψυχὴν ni être troublé en son âme> et d'appréhension/ d'inquiétude.	=carpe diem
] «γὰρ οὐ πότοι καὶ κῶμοι συνείροντες > en effet non boissons et banquets ininterrompus> De fait, ce ne sont ni les « binge drinking »/beuveries/saouleries	Cf. potion (< latin, dérivé savant # poison, dérivé populaire) ; la com-édie est le chant en l'honneur de Bacchus, cf. notre carnaval médiéval, voire la gay pride actuellement ou la défonce. Moment

ni les fêtes permanentes/défonces successives	débridé. Συν-είρω « lier ensemble, donc ici sans solution de continuité » en continu
οὐδ' ἀπολαύσεις παιδῶν καὶ γυναικῶν> ni jouissance d'enfants et de femmes > ni la consommation de gamins et de femmes	ἀπολαύσεις au pl. vu les génitifs, au rebours du français, distributif lui ; certains riches sont « bi »... tous nos termes sont forcés, mais Epicure se veut lui aussi tranchant !
οὐδ' ἰχθύων καὶ τῶν ἄλλων ὅσα φέρει πολυτελῆς τράπεζα ni de poissons et des autres choses qu'apporte en quantité (cf. ὅσα) une riche table> pas plus que de poissons et de tout ce qu'apporte en quantité/par surcroît une table bien servie	le rapprochement brutal entre les 3 termes au génitif est polémique et vise à choquer profondément, effet renforcé par les très allusifs neutres cumulatifs τῶν ἄλλων ὅσα. τράπεζα
γεννᾶ τὸν βίον ἡδὺν, génère la vie agréable/heureuse> qui produisent la belle vie	γεννᾶ au singulier par anacoluthie ici (et non syllepse puisque ἀπολαύσεις est au pl. comme les autres sujets d'ailleurs) pour tout ramasser en un seul sujet collectif ; « La belle vie » de 1962, allusion trop culturelle (sic !) et à contretemps (resic !) à Sacha Distel?
ἀλλὰ λογισμὸς νήφων mais une réflexion sobre > mais une réflexion pondérée,	νήφω s'abstenir du vin et des autres corps ; être maître de soi (en oubliant l'univers au rebours d'Auguste dans <i>Cinna</i> , de Corneille), curieusement, ce vocabulaire est stoïcien ; notons que le raisonnement a déjà permis d'aborder la physique et les météores...
καὶ ἐξερευνῶν τὰς αἰτίας πάσης αἰρέσεως καὶ φυγῆς et recherchant attentivement les causes de tout choix et fuite> étudiant avec attention les causes/raisons de tout choix ou rejet	καὶ=virgule après « pondérée » ; étiologie=étude des « causes » des maladies ; ἐξ=préfixe qui souligne l'intensité/permanence/réussite de l'action exprimée
καὶ ἐξελαύνων τὰς δόξας et rejetant les opinions > rejetant les préjugés	ἐλαύνω « pousser en avant », avec ἐξ, « dehors »
ἐξ ὧν πλεῖστος θόρυβος καταλαμβάνει τὰς ψυχὰς à la suite desquels un très nombreux trouble prend les âmes/s'en empare > à cause desquels un très grand malaise étreint les âmes. (ou : la cause du stress qui étreint les âmes ?)	Κατα-λαμβάνω « prendre complètement (de haut en bas !) πλεῖστος superlatif irrégulier de πολυς
δὲ ἀρχὴ πάντων Τούτων De fait, le début de toutes ces choses > L'origine de tout cela	
καὶ τὸ μέγιστον ἀγαθὸν φρόνησις·et le plus grand bon est la (« prudence »	L'attribut en grec n'a pas d'article... ici le verbe d'équivalence « est » n'a pas besoin

d'après Genaille en GF) raison> et en même temps le plus grand bien +est+ l'intelligence critique.	d'être exprimé puisqu'il s'agit du même, une stricte équivalence !
διὸ καὶ ὑπάρχει τιμιώτερον φιλοσοφίας φρόνησις C'est pourquoi aussi est quelque chose de plus précieux/honorable que la philosophie la raison (sujet !)> Par suite, s'avère être (pour garder un écho du substantif neutre) supérieure à l'amour de la sagesse/philosophie l'intelligence critique (pour garder l'inversion, et le pronom relatif immédiatement après !)	Le complément du comparatif est au génitif ; ici le comparatif est substantivé, attribut avec ὑπάρχει, équivalant ici à ἐστι ; l'inversion du sujet met en valeur ce dernier, comme attendu vu le sens ; τιμη est la part de butin qui reconnaît la valeur de chacun ; Briséis était la τιμη d'Achille, la rendre était déshonorant pour lui...
ἐξ ἧς αἱ πᾶσαι ἀρεταὶ λοιπαὶ πεφύκασιν de laquelle toutes les vertus restantes sont nées> dont toutes les vertus autres sont issues	φύω « faire naître » ; au parfait moyen comme ici – comme le parfait actif !!! : « être né »
διδάσκουσα ὡς οὐκ ἔστιν ζῆν ἠδέως enseignant qu'il n'est pas possible de vivre agréablement> elle qui nous enseigne qu'on ne peut vivre heureusement	ἔστιν accentué en paroxyton ! Genaille, habituellement plus pertinent, traduit comme s'il y avait διδάσκουσαι !!
ἄνευ τοῦ φρονίμως καὶ καλῶς καὶ δικαίως sans le fait de vivre sagement, bellement/honnêtement et justement> sans sagesse, honnêteté et justice	Non la beauté physique mais celle morale, d'où notre traduction ; ἄνευ « sans » + génitif
<οὐδὲ φρονίμως καὶ καλῶς καὶ δικαίως> ἄνευ τοῦ ἠδέως ni vivre sagement, honnêtement et conformément à la justice sans le fait de vivre agréablement > ni vivre en toute sagesse, honnêteté et justice sans vivre heureusement.	Tournure via les termes abstraits, comme souvent
γὰρ αἱ ἀρεταὶ συμπεφύκασιν τῷ ζῆν ἠδέως En effet les vertus sont nées avec le fait de vivre agréablement > De fait les vertus sont dues à la vie heureuse	συμφύω + datif comme attendu aussi derrière un verbe composé...
καὶ τὸ ζῆν ἠδέως ἐστὶν ἀχώριστον. τούτων et le fait de vivre agréablement est inséparable de celles-ci (=les vertus)> et mener une vie heureuse en est inséparable.	χωρίς adverbe, « séparément » ; ici adjectif verbal de possibilité du verbe tiré de l'adverbe !

Commentaires

Ce passage de la lettre d'Epicure à Ménécée nous intéresse au premier chef pour, dialectiquement, trois raisons que l'on peut résumer, en bon didacticien, d'une seule phrase :

Au-delà d'un travail très élaboré de rhétorique, si le plaisir se veut la pierre de touche de la philosophie épicurienne, il faut rester conscient que cette dernière s'avère un pis-aller, (coup de Jarnac : n'en déplaise à notre philosophe à tout-faire - mais quel atout ? - Michel Onfray qui serait bien en peine de comprendre son grec.)

I) Un travail de stylisticien

Dans sa volonté de convaincre, Epicure, sans le dire au rebours de Lucrèce qui compare ses vers à du miel sur le bord de la coupe amère qui permet à l'enfant de boire sa potion curative (alias la philosophie épicurienne) sans trop sourciller, se confronte à l'écueil du travail (qui n'a rien d'un plaisir naturel et nécessaire !) : vraiment, ce n'est pas sans moult corrections ni réflexion qu'on arrive à un texte aussi bien

construit : Epicure prône d'emblée τὴν αὐτάρκειαν ἀγαθὸν μέγα (αὐτ-άρκεια : le fait de savoir se gérer seul, sans dépendre des autres, donc la frugalité, voire l'ascétisme, cf. plus loin Τὸ συνεθίζειν ἐν ταῖς ἀπλαῖς ... διαίταις); ainsi (πεπεισμένοι γνησίως), nous ne souffrirons jamais du manque, οἱ ἥκιστα ταύτης δεόμενοι, ce d'autant plus que la frugalité est εὐπόριστόν. Exit donc la souffrance ἅπαν τὸ ἀλγοῦν... ἐξαιρεθῆ, **physique** comme *morale* en passant de **l'un** (μᾶζα καὶ ὕδωρ... ὑγείας à *l'autre* πρὸς τὴν τύχην ἀφόβους, ce pour le plaisir, ἡδονὴν, non pas celui du (bas-)ventre, comme l'on croit : il s'agit de l'absence de souffrance **physique** κατὰ σῶμα et de trouble *moral* κατὰ ψυχὴν. On y arrive grâce à νήφων λογισμὸς, libérant (ἐξελαύνων, ἐξ- préfixe réitéré) aussi bien le corps (plaisirs naturels, αἰρέσεως, et nécessaires, φυγῆς) que l'esprit (τὰς ψυχὰς). Donc, la φρόνησις (avec son suffixe d'action en -σις, en fait la capacité à utiliser son intelligence à bon escient) est mise au pinacle, au-dessus de la philosophie, car elle montre que bien vivre est vivre conscient, bon, juste : (γὰρ) vertu et plaisir sont indissociables.

Écrit/ciselé : Cette cohérence intime, ce dépassement des apparents oxymores ainsi assumés, en fait cette conjunctio oppositorum, comme la permet la pierre philosophale,

s'obtient parce qu'Epicure est ici un alchimiste du verbe, et fusionne tous les paradoxes. Il arrive à ce résultat en le pratiquant par toute une série de subtilités stylistiques : on commence par un banal ἀγαθὸν tout aussitôt souligné par μέγα ; s'ensuivent les deux oppositions : πάντως#τοῖς ὀλίγοις, τὰ πολλά# répétition du même τοῖς ὀλίγοις, comme affirmées par la répétition de χρώμεθα qui nous renvoie à ce que « les épicuriens/nous » pratiquons, les balancements en paronomase ἤδιστα//ἤκιστα, derechef des antinomies aussi bien lexicales (πᾶν#κενὸν) que préfixales (εὐ-πόριστον#δυσ-πόριστον) ; l'abondance des polyptotes (πολυτελείας/πολυτελεῖ /πολυτελέσι, δεόμενοι/ἐνδειαν/ἐνδέων) et des répétitions (ἡδονὴν/ἡδονήν, διαίτη/ διαίταις) participe de cette même volonté d'emporter notre adhésion, par touches/redites successives : s'il serait trop long de les relever toutes ici, nous avons tenu à les mettre en **gras** dans le texte pour mieux les dégager :

1 Καὶ τὴν αὐτάρκειαν δὲ **ἀγαθὸν μέγα νομίζομεν**, οὐχ ἵνα πάντως **τοῖς ὀλίγοις χρώμεθα**, ἀλλ' ὅπως ἐὰν μὴ ἔχωμεν τὰ πολλά, **τοῖς ὀλίγοις χρώμεθα**, πεπεισμένοι γνησίως **ὅτι ἤδιστα** πολυτελείας ἀπολαύουσιν οἱ ἤκιστα ταύτης **δεόμενοι**, καὶ **ὅτι τὸ μὲν φυσικὸν** πᾶν **εὐπόριστόν** ἐστί, **τὸ δὲ κενὸν δυσπόριστον**. Οἷ τε λιτοὶ χυλοὶ ἴσην πολυτελεῖ **διαίτη** τὴν **ἡδονὴν ἐπιφέρουσιν** ὅταν ἅπαν τὸ **ἀλγοῦν** κατ' ἐνδειαν ἐξαιρεθῇ·

[10,131] καὶ μᾶζα καὶ ὕδωρ τὴν ἀκροτάτην ἀποδίδωσιν **ἡδονὴν** ἐπειδὴ ἐνδέων τις αὐτὰ προσενέγκηται. Τὸ συνεθίζειν οὖν ἐν ταῖς ἀπλαῖς καὶ οὐ πολυτελέσι **διαίταις** καὶ ὑγείας ἐστὶ συμπληρωτικὸν καὶ πρὸς τὰς ἀναγκαίας τοῦ **βίου** χρήσεις ἄοκνον ποιεῖ τὸν ἄνθρωπον καὶ τοῖς **πολυτελέσι** ἐκ διαλειμμάτων προσερχομένους κρεῖττον ἡμᾶς διατίθησι καὶ πρὸς τὴν τύχην ἀφόβους παρασκευάζει. « Ὅταν οὖν **λέγωμεν ἡδονὴν τέλος** ὑπάρχειν, οὐ τὰς τῶν ἀσώτων **ἡδονὰς** καὶ τὰς ἐν ἀπολαύσει κειμένας **λέγομεν**, ὡς τινες ἀγνοοῦντες καὶ οὐχ ὁμολογοῦντες ἢ κακῶς ἐκδεχόμενοι **νομίζουσιν**, ἀλλὰ τὸ μήτε **ἀλγεῖν** κατὰ σῶμα μήτε ταραττεσθαι κατὰ **ψυχὴν**.

[10,132] « οὐ γὰρ πότοι καὶ κῶμοι συνείροντες οὐδ' ἀπολαύσεις παιδῶν καὶ γυναικῶν οὐδ' ἰχθύων καὶ τῶν ἄλλων ὅσα **φέρει** πολυτελὴς τράπεζα τὸν **ἡδὺν** γεννᾷ **βίον**, ἀλλὰ νήφων **λογισμὸς** καὶ τὰς αἰτίας **ἐξερευνῶν πάσης** αἰρέσεως καὶ φυγῆς καὶ τὰς δόξας **ἐξελαύνων ἐξ** ὧν πλεῖστος τὰς **ψυχὰς** καταλαμβάνει θόρυβος. Τοῦτων δὲ πάντων ἀρχὴ καὶ τὸ **μέγιστον ἀγαθὸν** φρόνησις· διὸ καὶ φιλοσοφίας τιμιώτερον ὑπάρχει **φρόνησις, ἐξ**

ἤς αἰ λοιπαὶ **πᾶσαι** πεφύκασιν **ἀρεταί**, διδάσκουσα ὡς οὐκ ἔστιν **ἡδέως ζῆν** ἄνευ τοῦ **φρονίμως** καὶ καλῶς καὶ δικαίως, <οὐδὲ **φρονίμως** καὶ καλῶς καὶ δικαίως> ἄνευ τοῦ **ἡδέως**: συμπεφύκασι γὰρ αἰ **ἀρεταί** τῷ **ζῆν ἡδέως**, καὶ τὸ **ζῆν ἡδέως** τούτων ἐστὶν ἀχώριστον.

Ainsi, ces deux procédés, répétitions et oxymores, sont évidents : ils visent en fait à mieux nous persuader. Il en va ainsi de la montée en intensité du texte, comme par palier, via des relâchements contrastés : nous avons relevé le commun μέγα de départ, puis ἥδιστα ἥκιστα ; mais Epicure fait cohabiter un ἴσην avec un ἅπαν immédiatement dénié par ἐξαιρεθῆ. Il poursuit avec un superlatif ἀκροτάτην, puis, retombée : ἀπλαῖς καὶ οὐ πολυτελέσι, en fait deux négatifs renforcés, à chaque fois, par un positif. Reprise par un comparatif absolu κρεῖττον. On touche l'absolu : ἡδονὴν τέλος ὑπάρχειν, puis retombée (relative) : τὸ μήτε ἀλγεῖν μήτε ταραττεσθαι (ces deux moins par moins ne donnant pas un plus... absolu !). on semble y être : τὸν ἡδὺν γεννᾶ βίον νήφων λογισμὸς, mais l'inversion ainsi créée du sujet en relativise l'effet définitif, ce d'autant plus que nous avons les deux termes antinomiques αἰρέσεως καὶ φυγῆς, le superlatif πλεῖστος corroborant le tout, mais au service du négatif θόρυβος, une des bêtes noires d'Epicure... Tout ceci pour arriver au final, en acmé : φρόνησις en une phrase nominale, avec le renvoi en fin de phrase du terme essentiel, mis aussi en exergue par le collectif Τούτων δὲ πάντων et par le superlatif μέγιστον de l'adjectif du début du texte μέγα ; retombée avec le comparatif τιμιώτερον ; derechef, φρόνησις en sujet inversé, avec la coquetterie du neutre pour l'attribut, le tout mis en valeur par l'articulation logique διὸ καὶ. Notons en passant l'alliance inattendue, car sémantiquement contradictoire, entre λοιπαὶ et πᾶσαι. S'ensuit l'impact du οὐκ ἔστιν ἡδέως ζῆν, ce que poursuit la philosophie épicurienne, corroboré par la concision due à l'ellipse de l'infinitif ζῆν et par le martellement des adverbes successifs, le tout se parachevant sur l'essentiel : ἡδέως. Et ce n'est pas pure phraséologie ni manipulation, on est dans le réel : (συμ)πεφύκασι deux fois, ἐστὶν. Oui, l'idéal épicurien est proclamé : ζῆν ἡδέως, mais nous ne serons plus surpris, après cette étude, que ce soit par le truchement d'une double négation : ἀχώριστον

contrasté : certes, Epicure ne répugne nullement à la simplicité du vocabulaire, et il mobilise les termes les plus communs, pour ne pas dire les plus courus. Il suffit d'un simple coup d'œil sur le texte pour le percevoir, encore que, même sur ce point, la complexité puisse jaillir de la plus grande simplicité apparente : ainsi de l'opposition **φυσικὸν πᾶν, τὸ δὲ κενὸν**, nous n'en voulons pour preuve que la multiplicité des traductions, convergentes quant à la structure d'ensemble, bien différentes quant au sens impliqué. Dans la convocation de son vocabulaire, Epicure met en place la même stratégie que nous avons déjà rencontrée, celle de la conjonctions des contraires : aux termes les plus abondés du vocabulaire courant (cf. les très prosaïques **μάζα καὶ ὕδωρ**, alliés étonnamment à **ἀκροτάτην... ἡδονὴν**) s'opposent

- Soit des mots relevant du lexique technique : **χυλοὶ** (qui a donné chyle en médecine), précisé en fait paradoxalement (encore une fois) par le banal (et simple !) **λιτοὶ, διαλειμμάτων**, ou de haute volée comme **ἄοκνον** (chez Hésiode, et Thucydide, merci du peu), **ἀσώτων** ou... **ἀχώριστον**
- Soit des mots si rares qu'ils s'approchent de l'hapax, comme **συμπληρωτικὸν**, avec des rapprochements inattendus, de tout façon polémiques par leur incongruité voulue car que penser de l'accumulation : **παίδων καὶ γυναικῶν οὐδ' ἰχθύων...** ? ou du pessimiste **πρὸς τὰς ἀναγκαίαις τοῦ βίου χρήσεις**, même si d'aucuns pencheraient pour le réalisme,
- Voire des expressions d'une élégance raffinée pour ne pas dire affectée : à des tournures directement compréhensibles s'opposent des expressions qui font appel aux ressources les plus tortueuses du récepteur : **ἡδονὴν τέλος ὑπάρχειν**, à côté de **Τούτων δὲ πάντων ἀρχὴ καὶ τὸ μέγιστον ἀγαθὸν φρόνησις** sans compter **τὰς αἰτίας ἐξερευνῶν πάσης αἰρέσεως καὶ φυγῆς** ou **φιλοσοφίας τιμιώτερον ὑπάρχει φρόνησις**

sonore : homéotéleutes par ex. **ἀγνοοῦντες καὶ οὐχ ὁμολογοῦντες**, **φρονίμως καὶ καλῶς καὶ δικαίως**, **παίδων καὶ γυναικῶν οὐδ' ἰχθύων καὶ τῶν ἄλλων** ou allitération par ex. en dentales : **τὴν ἡδονὴν ἐπιφέρουσιν ὅταν ἅπαν τὸ ἀλγοῦν κατ' ἔνδειαν**, voire harmonie : **Οἷ τε λιτοὶ χυλοὶ**

rythmé : les structures binaires abondent, avec une symétrie parfaite : τὸ μὲν φυσικὸν πᾶν εὐπόριστόν ἐστι, τὸ δὲ κενὸν δυσπόριστον qui s'apparente aux sentences gnomiques dont elles ont la facture, τὸ μήτε ἀλγεῖν κατὰ σῶμα μήτε ταραττεσθαι κατὰ ψυχὴν. τὰς αἰτίας ἐξερευνῶν [...] καὶ τὰς δόξας ἐξελαύνων, avec les variations attendues, cf. au début : οὐχ ἴνα... ἀλλ' ὅπως, voire τὰς τῶν ἀσώτων ἡδονὰς καὶ τὰς ἐν ἀπολαύσει κειμένας οὐ τῷ ζῆν ἡδέως, καὶ τὸ ζῆν ἡδέως...; les ternaires ne sont pas de reste, φρονίμως καὶ καλῶς καὶ δικαίως ; avant : ἀγνοοῦντες καὶ οὐχ ὁμολογοῦντες ἢ κακῶς ἐκδεχόμενοι οὐ 2 fois 3 : πότοι καὶ κῶμοι συνείροντες οὐδ' ἀπολαύσεις παίδων καὶ γυναικῶν οὐδ' ἰχθύων ; on arrive même à des quaternaires, voire 2 fois binaires en 131.

II) le plaisir est-il au centre du projet ?

En polyptote, ce terme revient inlassablement, comme en leitmotiv, dans ce passage ἥδιστα, ἡδονὴν τὴν ἀκροτάτην, ἡδονὴν, derechef ἡδονὴν, ἡδονὰς καὶ τὰς ἐν ἀπολαύσει κειμένας (même si ce type de plaisir est à rejeter), avec le but recherché, l'enjeu de tout ceci, qui est bien précisé à la fin du texte: τὸν ἡδὺν βίον, ἡδέως ζῆν, ἄνευ τοῦ ἡδέως: τῷ ζῆν ἡδέως, τὸ ζῆν ἡδέως. Ceci peut expliquer le contresens sur l'épicurisme, cf. les pourceaux d'Epicure. En fait, comme nous l'avons vu en étudiant la facture du texte, ce qui est central s'avère être le lien indissoluble entre l'intelligence et le plaisir : il ne faut pas chercher à assouvir à outrance ses besoins primaires, en fait ce qui relève de l'évident entretien du corps, cf. λιτοὶ χυλοὶ, μᾶζα καὶ ὕδωρ, en toute simplicité ; Epicure a en visée (et non ligne de mire, ce qui serait anachronique), la trop forte consommation de boisson alcoolisée quand on met le dieu Dionysos en soi, l'enthousiasme, ὕδωρ étant repris à contrario par les termes en fait péjoratifs πότοι καὶ κῶμοι συνείροντες – une attaque frontale contre le ΣΥΜΠΙΟΣΙΟΝ ?) ; il ne convient pas plus de céder à ses pulsions bestiales ; Epicure procède d'abord par allusion, τὰς ἐν ἀπολαύσει κειμένας puis beaucoup plus franchement, sans fard, avec les garçons en premier, ἀπολαύσεις παίδων καὶ γυναικῶν où la reprise du mot prouve bien que le plaisir mentionné était d'ordre sexuel ; de fait, tout ceci ne permet ni de satisfaire, pleinement et vraiment, le corps ni d'échapper aux angoisses de l'âme. Après un surenchérissement souligné par γὰρ, Epicure constate que le bonheur τὸν ἡδὺν βίον

est le fruit de νήφων λογισμὸς, expression intéressante de deux points de vue : elle a le mérite de rappeler judicieusement la sobriété, à croire peu pratiquée au vu de ce que nous avons relevé, ainsi qu'au sens figuré, la prudence de rigueur et elle renvoie au λογὸς (personnel ! ce n'est pas celui, universel, à visée englobante, des stoïciens). Or, la démarche intellectuelle est substantielle à l'épicurisme : il n'est que de relever les termes qui y font explicitement référence : νομίζομεν, πεπεισμένοι, διδάσκουσα cf. les nombreuses occurrences du verbe ΛΕΓΩ) ou qui déplorent en fait son absence : ἀγνοοῦντες καὶ οὐχ ὁμολογοῦντες ἢ κακῶς ἐκδεχόμενοι – ces derniers (τινες, qui ne méritent même pas d'être nommés précisément, innommables ?) pensent νομίζουσιν mal. Plus précisément, Epicure rend la φρόνησις, d'un seul mot, maîtresse de sa philosophie ; elle a en soi une double action (cf. –σις), positive ἐξερευνῶν et « négative » car permettant le rejet ἐξελαύνων ; elle est la mère des vertus, ἐξ ἧς αἰ λοιπαὶ πᾶσαι πεφύκασιν ἀρεταί. La fréquence de ἐξ exprime la sortie, la mise au jour, ainsi qu'un effet concret : loin d'être de fuligineuses élucubrations, la φρόνησις s'inscrit dans un réel tangible, qui est la préoccupation majeure d'Epicure : χρώμεθα deux fois, ἐπιφέρουσιν hic et nunc (ici et maintenant), cf. διαίτη ; il n'est pas jusqu'au sens du parfait qui ne vienne corroborer nos dires, avec le résultat présent d'une action passée, comme l'on dit scolairement – mais pas faussement ! - προσενέγκηται. C'est bien Τὸ συνεθίζειν selon le mode épicurien qui est efficient : ἐστὶ συμπληρωτικὸν καὶ πρὸς... ποιεῖ... καὶ κρεῖττον... διατίθησι καὶ πρὸς... παρασκευάζει ; il y a action sur, avec une efficacité assurée et réalisée : γεννᾶ, πεφύκασιν, il s'agit de générer le Bonheur, ἡδέως ζῆν rationnel, φρονίμως beau, καλῶς juste, δικαίως en fait, par-delà le ridicule actuel du terme, vertueux αἰ ἀρεταί... C'est là la vraie jouissance : ἀπολαύουσιν, τὴν ἀκροτάτην ἀποδίδωσιν ἡδονὴν due à... τὴν αὐτάρκειαν, le premier mot de notre extrait... un paradoxe assumé...

III) un substrat pessimiste

car c'est d'un moins qu'Epicure tire du plus : en fait, en arrière-plan subsiste une pensée négative si bien les épicuriens se trouvent, dans la vulgate de la tradition, faire concurrence aux stoïciens dans la course au suicide (cf. la mort légendaire de Lucrèce, l'euthanasie d'Epicure pour son propre compte). Déjà

- syntactiquement, les négations abondent ici : οὐχ, μὴ, οὐ, οὐ, οὐχ, μήτε...μήτε, οὐ, οὐδ', οὐκ, ἄνευ (deux fois), οὐδὲ
- Il en est de même pour le préfixe négatif ἄ-οκνον, ἀ-φόβους, ἀ-σώτων, ἀ-γνοοῦντες, ἀ-χώριστον.
- Lexicalement, c'est un constat identique : τοῖς ὀλίγοις deux fois, ἥκιστα, δεόμενοι, τὸ δὲ κενὸν δυσπόριστον, τὸ ἀλογοῦν (deux fois), ἐνδέων, ἐξαιρεθῆ, τὰς ἀναγκαίης χρήσεις, κακῶς, ταραττεσθαι, φυγῆς, θόρυβος...
- Paradoxalement, mais par contraste, ceci est renforcé par des termes positifs : πάντως, τὰ πολλά, πολυτελείας, πολυτελεῖ, ἅπαν, πολυτελέσιν, τέλος ὑπάρχειν, αἰρέσεως, πλεῖστος, πάσης, πολυτελῆς, πάντων

Ceci s'explique par les conditions historiques de la naissance de l'épicurisme : l'idéal « politique » du citoyen grec dans sa petite cité étant devenu inaccessible, pour ne pas dire impensable, à la suite des succès d'Alexandre, il a bien fallu, pour continuer à vivre « heureux », trouver une solution : Diogène s'est comporté en cynique, Zénon de Cittium a opté pour le stoïcisme, Epicure propose à notre réflexion sa propre manière de vivre : Τὸ συνεθίζειν, se contenter des plaisirs naturels et nécessaires :

- boire de l'eau ὕδωρ, manger ce que la nature nous propose ou du moins, une nourriture fruste, de rustre, sans apprêt ni travail μᾶζα, ἐν ταῖς ἀπλαῖς καὶ οὐ πολυτελέσι διαίταις, dormir sur le sol
- échanger νήφων λογισμὸς τὰς αἰτίας ἐξερευνῶν ; en effet, à moins d'être atteint de solipsisme, comment le faire seul, sans risque de s'aveugler ? (Même si ici nous forçons un peu le trait) avec ses amis, ce que confirme l'utilisation de la 1^{ère} personne du pluriel qui ne concerne pas que Ménécée, le destinataire de la lettre, et Epicure, l'épistolier : c'est chaque lecteur qui est ainsi interpellé ; l'auteur s'en approche subtilement et insensiblement, d'abord avec τις, puis un très général τὸν ἄνθρωπον, ensuite ἡμᾶς διατίθησι ; ce pronom est commun avec παρασκευάζει si bien que nous sommes convié à l'intrépidité, cf. ἀφόβους. Epicure reprend ensuite la parole avec un « nous » de modestie dans les λέγωμεν λέγομεν pour préciser à quoi correspond exactement le plaisir. Enfin, le groupe des épicuriens est implicitement évoqué, nous semble-t-il, lors de

l'étude des raisons d'un choix ou d'un non-choix : l'appel à un regard extérieur est ici incontournable, pour le petit pas de côté, le décalage salvateur qui permet la mise en relief, en fait la mise à distance, comme la remise en cause des préjugés, τὰς δόξας, qui troublent grandement πλεῖστος θόρυβος l'esprit de tout un chacun, τὰς ψυχὰς, sans que personne n'en soit exempté.

- ne pas craindre la mort, μήτε ταραπτεσθαι κατὰ ψυχὴν ainsi que τὰς δόξας ἐξελαύνων ἐξ ὧν πλεῖστος τὰς ψυχὰς καταλαμβάνει θόρυβος ...

C'est ainsi que l'ascétisme assumé, τὴν αὐτάρκειαν, la frugalité - on y revient toujours après l'avoir prise comme point de départ - est devenue la vraie richesse, πολυτελεία, lexicalement attribuée dans l'expression πολυτελεῖ διαίτη, conformément à l'humour épicurien, à ceux qui ne sont pas de la « secte » car ils ne peuvent se passer de la richesse ou à ceux qui le sont, parce qu'ils savent, eux, grâce à leur φρόνησις, s'en détacher (Sénèque serait alors leur pendant stoïcien). Notre société, loin d'être épicurienne, s'avère alors, elle, platement hédoniste en se vautrant dans le matérialisme le plus inepte... au détriment de la santé ὑγιείας ... et de la planète... C'est dire l'actualité brûlante de cette missive !